

NAM Jin-woo

traduit et présenté par KIM Hee-kyoon
avec la collaboration de Claude Mouchard

Le poète Nam Jin-woo est né en 1960 à Jonju, dans la région de Jonrabuk-Do. En 1981, son poème intitulé « Sept notes sur l'errance et la dépression du comte de Lau-tréamont » obtint un prix au concours du Nouvel An organisé par le journal Dong-A Ilbo, et c'est ainsi que commence sa carrière à la fois poétique et critique. Ses poèmes sont rassemblés dans deux recueils : *Filet au plus profond* et *Prière pour les morts*. Il a également publié un recueil d'études critiques, intitulé *Le langage de la tour de Babel*.

On peut appeler ce poète « le dernier noble » de son temps – dans une société dominée par la violence, et même la cruauté. On sent en effet dans ses poèmes une « noblesse » qui lui permet d'avoir envie, malgré tout, de survivre, et qui lui fait envisager de bons côtés du monde de la Corée, malgré les brutales secousses des années quatre-vingts et suivantes... On entend, à le lire, une voix qui sait résister, qui veut durer :

J'ai été un jour poète
et je rêverai, en dépit de tout, de l'être.

C'est une voix obstinée et puissante, comme ce bison dans la plaine qu'il lui arrive d'évoquer. Avant d'atteindre les lecteurs français, elle aura résonné d'abord dans le cœur du traducteur – qui peut craindre, à la sentir passer par lui, d'avoir pour sa part perdu le courage de la noblesse et de la poésie.

NOTICE DE L'AUTEUR

Il y a une scène d'un film que je garde dans ma tête et que je revois parfois. Presque tout ce film, qui raconte la légende du Graal, est déjà tombé dans l'oubli mais sa dernière scène rayonne claire dans mon souvenir. Dans cette scène le roi malade et vieilli se battait contre son fils qu'une sorcière poussait à s'emparer du royaume. Lorsque la lance de son fils lui perça le cœur, le roi s'approcha de lui, pas à pas, faisant pénétrer cette lance plus profondément, et il enfonça un couteau dans le cou de son fils...

Y a-t-il un rêve plus doux que celui du suicide ? Le frisson du moment où le tranchant d'un couteau perce le cœur n'est-il pas la seule bénédiction permise aux hommes ? Seul ce qui est mort est saint. C'est pourquoi j'attends que la mort vienne à moi, le plus tôt possible. Et je désire que, malgré tout, cette mort ne soit pas trop douloureuse. J'espère aussi regarder le monde après ma mort, avec un peu d'étonnement mais sans inquiétude excessive, comme on rencontre un visage étranger au tournant de la rue.

Sept notes sur l'errance et la dépression du comte de Lautréamont ou l'exercice du désespoir

1.

Cet hiver-là, mon rêve triste, revêtant un manteau du dix-huitième siècle, est sorti muni de quelques pièces d'argent. Dans un salon de thé en bois, j'ai pensé, en prenant un café, à la peau blanche d'une femme que je n'aimais pas, et à une sensation pénétrante jusqu'au crépuscule. Parfois, assis face à la lumière vague, j'ai brûlé mon poème écrit en secret et, ah !, dans cette rue où errait mon rêve triste de cet hiver et où je marchais en prenant dans mon cœur ce samedi et ce dimanche que définissait la chanson dolente et ces nombreuses rencontres, et cette petite flamme de l'amour.

2.

A dix heures, la nuit. La rhapsodie hongroise qui, remontant une montre, descend sans cesse dans une chair de femme. Solitude à dix heures dans la nuit que trempe la douce température du corps et la lumière lucide de la lune. Sur les paupières des douze apôtres ouverts au chevet, la prière de Dieu demeure un peu et s'en va.

3.

Préparer l'aile. Vol, pronom qui dit notre dépression. Duplicité de l'amour dialectique qui tombe en s'élevant.

4.

Le réverbère gonfle. Rythme de l'éclat riant à voix étouffée dans l'air ondoyant de la nuit. Le brouillard va et vient devant la porte d'un estaminet, le vent, visage enivré, en sort en titubant. Chut ! Lorsque je suis arrivé à la mer après avoir mis les pieds sur la gamme du sommeil, j'ai vu la sirène du bateau s'effacer, d'une feuille à l'autre, en mêlant sa chair à la vague qui arrivait du lointain, et une femme accoucher d'une fleur en réveillant la petite vague qui chuchotait au banc de sable.

5.

Votre corps parfumé, votre lèvre délicieuse comme fruit frais fendent le voile agité du temps et puise le rêve du sommeil profond.

O ma harpe, envoie-toi, envoie-toi en un battement de main,
enlève ton vêtement de flamme trempée !

Allumons une bougie et attendons tranquillement. Quelqu'un ouvre la porte verte de la Méditerranée et entre dans le miroir en sifflant. Pour trouver la pierre précieuse ouvrant les yeux dans le lotus qui s'épanouit.

6.

Forêt russe dans l'océan de la neige, je lui rends visite avec vous que j'aime lorsqu'il est minuit. Nous avons regardé, assis près du feu de bivouac, le bateau qui disparaissait par-delà l'horizon et sa longue navigation. Il neige. Le brouillard nocturne a l'air de se dissiper. Dans le silence vert de la plage où souffle le vent, sur la plage de minuit où un homme assoiffé prie tout seul, dans ce silence, il neige et neige. Et le Grand Chariot qui se lève quelque part au-dessus de la ville d'enfance. Tout l'éclat de la terre baisse la tête.

7.

Il fait du vent. Il me faut vivre.

Il fait du vent. Il me faut vivre.

Il ne fait pas de vent.

Il me faut vivre quand même.

Bison

Offre tes deux cornes au feu
qui s'embrase. Lorsque le chant du rossignol
qui fait monter la forêt
jusqu'en haut du ciel s'éparpille sur la terre entière,
les arbres de chacune de leurs feuilles élèvent un miroir
et y reflètent le soleil.

Fais de ton cœur quatre morceaux
et distribue-les aux vents des quatre saisons.
Autour d'un géant borgne, soleil,
les jeunes filles
dansent nues en rond.

Dans un champ où roule un casque rouillé,
sable, cactus et colonne de nuages.
Avance, au son du tambour
qui retentit lentement, dans l'éternité,
par delà l'horizon
où la dernière flèche t'attend.

Galaxie

Je rêve, couché sous l'eau,
regardant les fleurs s'épanouir
enveloppant la lueur de l'étoile.
Des oiseaux, des feuilles mouillées au bec,
s'envolent au-delà des nuages.

Dans l'air où les échos vont et viennent,
les arbres de la forêt respirent pleinement la verdure.
Quand les bergers, conduisant les troupeaux de moutons,
disparaissent dans la rosée au loin, les voiliers
remontent lentement la galaxie de la phosphorescence.

... j'ai couru dans un sommeil profond, apaisant ma soif à la rosée limpide.
Combien de souvenirs ai-je puisé dans la bulle d'eau scintillant sous la
lumière de la lune qui se brise blanche et tombe ? Peut-être les souvenirs
faisant des nids dans les bulles des oiseaux enveloppent-ils chacun une
étoile. Qui m'appelle de quelque part dans le ciel à travers cette forêt...

Je voudrais dormir, enveloppé par une eau
aussi douce qu'une pelouse. Lorsque, doucement,
j'ouvre les yeux, en écartant les feuilles en vagues troublantes
avec le vent qui s'attarde auprès de moi,
je voudrais sombrer profondément.

Une prunelle ronde me regarde
au loin dans la rosée.
Je rame lentement vers le bord de la galaxie
dans le bateau qui bouge, en attendant que
la ville jadis engloutie dans l'eau apparaisse.

À la tombée de la nuit

À la tombée de la nuit
mon ombre s'apprête à partir quelque part sans but.
Elle veut s'écouler, se libérant de mes pieds,
traversant la rue plongée dans d'épaisses ténèbres, vers l'horizon si lointain.
Foule d'ombres entraînées de force sans le bruit de l'eau.

Lorsque l'ombre de quelqu'un se superpose à la mienne
et qu'elles forment ensemble une ruisseau et que, forcées par les ombres
qui s'épaississent,
elles se propagent en retenant leurs souffles,
un pays de souvenir qui s'ouvre en petit au loin.

... Et cette nuit là
un nomade inconnu vient dans mon sommeil et repart
après avoir allumé un feu, à mon chevet, sur un arbre fleuri.

Feu et cendres

Allume la bougie,
défais tes cheveux de tout leur long,
enlève tes derniers vêtements, confie-les au vent qui vient
et marche dans le feu.
Haleine imbibant ton front plus haut que les étoiles.
La parole commence par le feu qui s'enflamme.
Elle finit en cendres qui se refroidissent.
Elle est partout mais elle n'est nulle part.
Bruits de ta chair et de tes os, tic tic, qui grisailent
dans le feu qui brûle.
Et maintenant rejette tout ce que tu as récolté sur terre
et lave tes mains vides au feu.

Le chant de la forêt au déclin

Corps posé sur l'ombre de l'arbre, je dois me coucher. La nuit étant venue, je dois me couvrir d'obscurité agréable et sombrer plus bas au fond des couches ténébreuses de la terre.

Des vers luisants, des phosphorescences de vers luisants, des petites lampes de mon âme vont distraitement çà et là dans le buisson et les oiseaux qui furent de toujours mes sœurs, cachés dans l'ombre que la forêt laisse, se mettent à jouer un chant tombé dans l'oubli.

Le bout de la terre que j'ai toujours voulu atteindre, après avoir traversé la forêt hivernale où la neige blanche est tombée, est-ce lui, à cet endroit ?

Même si la rivière retenant l'écume transporte des galets et le temps et si la forêt promet encore un rêve pour demain,

alors que j'entends au loin hennir le cheval que je monterai et qui m'em-mènera, et que la lumière de la lune teint peu à peu la forêt, ici, moi, transporté par l'ombre d'un arbre, suis emporté quelque part par le vent qui souffle. Toutes mes traces s'effaçant peu à peu.

C'est cela, je n'ai pas vécu.

Je n'ai jamais demeuré sur cette terre.

Ainsi arrive l'aube

et la voix qui m'appelle par mon nom retentit jusqu'au bout du monde.

La Résurrection

Je respire.

La lune vient juste effleurer mon corps, alors mon souffle

pénètre doucement dans l'air. La forêt

reçoit calmement mon souffle et prépare,

profondément et sereinement, la place où la lune se posera

et elle émet le chant d'un oiseau qui n'existe pas sur cette terre
en touchant une fine et longue corde.

L'homme qui est entré dans la forêt n'en sort pas,
moi, j'attends ici quiconque viendra.

Quand le vent noir soufflait et que la nuit bleue tombait entre mes cheveux
qui se soulevaient, j'avais envie d'un long sommeil. Comme la cloche s'entend
par delà le sommeil profond et lointain, et comme l'eau pure du ruisseau
vient pénétrer et imbiber le banc de sable du sommeil, les lumières du
village font des bruits secs comme des feuilles mortes et le cri d'un oiseau,
en chatoyant, fleurit, alors j'ai eu envie d'un sommeil éternel.

L'horizon s'efface peu à peu, la forêt
s'élève au-dessus. Bergers de nuit ramenant un épais brouillard.
La pierre devenue bijou au toucher de la lueur de la lune scintille
et la rosée vivifiée se met à respirer.

Au souffle de quel vent
dois-je confier mon âme ?
Le bruit de la goutte d'eau qui tombe résonne en ébranlant la forêt.

...à la lueur de la lune, mon corps fond de plus en plus.
Voici qu'enfin, je ne suis plus moi.

Au-delà de l'horizon

L'heure où chaque arbre
retire son ombre

il n'y avait personne dans la forge. J'ai attendu, après avoir réveillé une étincelle
profondément endormie dans le soufflet, qu'un oiseau vienne, qu'il
viene, qu'il tisse un nid et qu'il ponde. Ténèbres qui tournent autour de
moi en provoquant silencieusement des ondes. Passées quarante jours et
quarante nuits, voici l'instant où un oiseau vient de se poser avec, dans un
battement, le bruit des plumes.

J'ai retiré de la flamme une aile éclatante pas encore brûlée et je suis parti
avec elle, vers l'horizon une aurore d'air glacial m'attend.

Dans le matin où le soleil libère des chevaux sauvages sur la plaine ouverte, je me mets, seul, debout, au centre. Au moment où la prophétie du coq perché sur une barre de bois retentit dans le monde, me voici montant vers le ciel qui se dilate tout sphérique.

J'ai volé en luttant contre le vent le plus fort. Soleil qui me regarde d'en haut d'un regard saint afin de conquérir la lumière. Aile de l'aisselle qui se fond peu à peu.

Oh, jamais, je ne retournerai sur cette terre pleine du gémissement des esclaves enchaînés. Je déposerai mon cadavre, sur le sommet de la montagne. Oiseaux errants sur le sommet vide, déchiquetez ma chair à volonté. Car la nuit la lune caressera gentiment mes os froidement dévêtus.

À midi
je tombe de là-haut.